

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



De Montréal à Kingsbury : un circuit intérieur
Notes de parcours de Michèle Mailhot, Montréal, La Presse,
1986, 208 p., 13,95\$.

Numéro 46, été 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39327ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1987). De Montréal à Kingsbury : un circuit intérieur / *Notes de parcours* de Michèle Mailhot, Montréal, La Presse, 1986, 208 p., 13,95\$. *Lettres québécoises*, (46), 62–63.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1987

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

De Montréal à Kingsbury: un circuit intérieur

Notes de parcours de Michèle Mailhot, Montréal, La Presse, 1986, 208 p., 13,95\$.

Il y a quelque temps, Radio-Canada MF entreprenait d'inviter des écrivains à lire sur les ondes publiques de longs passages de leur carnet de bord, dans une série d'émissions intitulée «Journal intime de...». Des gens purent croire alors qu'une telle initiative, un rien racoleuse, cherchait à appâter une clientèle radiophonique portée de plus en plus à se faire tirer l'oreille. D'autres, au contraire, auditeurs incorrigibles — et quelque peu «voyeurs extra-lucides» — virent plutôt dans ce projet l'occasion rêvée de rassasier aux frais — de plus en plus parcimonieux — de l'État les débordements de leur curiosité. En fait, ces émissions conviennent surtout les auditeurs à assister, par ondes interposées, à une sorte d'atelier d'écriture. Car, enfin, on a peut-être tendance à l'oublier mais, pour les gens du métier, un journal d'écrivain est moins souvent un lieu de défoulement ou encore un déversoir de fantasmes qu'une sorte de piste d'entraînement, voire une corde d'équilibriste où l'écrivain s'exerce, loin des spectateurs-lecteurs, à la maîtrise de sa pensée, de ses émotions et du verbe. Et cela, sur les sujets les plus divers — dont sa propre vie, pour laquelle il bénéficie d'un point d'observation privilégié. En d'autres termes, le journal est pour l'écrivain un lieu d'épreuve.

Michèle Mailhot l'aura compris pour avoir intitulé le deuxième volume de son journal intime, diffusé en larges parties sur les ondes: *Notes de parcours*. Parcours d'une vie. Parcours d'une âme. Parcours d'une écriture.

Une vie où la tragédie a taillé dans le vif sa part cruelle de déchirements, dont témoignait la première partie de ce journal, parue en 1984. Vie familiale réduite à des scènes familiales où surgit inopinément le cauchemar. Se peut-il que l'être humain soit abject au point de machiner contre une mère en deuil de ses deux fils une plaisanterie abominable qui lui restitue anonymement par téléphone la voix de son Christian: «fantômes vivants, écrit Michèle Mailhot, plus dangereux que ceux des morts» (p. 75).

Une âme où la sérénité se taille méditativement un chemin de silence à travers les méandres de la destinée; là se croisent les désillusions, l'ennui, la peur, l'angoisse, les revers, mais aussi le soulagement, la joie, le bonheur, les rêves, l'espoir. Parfois, aux carrefours, la rencontre heureuse d'un être d'exception.

Une écriture où la légèreté se taille, jour après jour, des muscles afin de porter «très haut au-dessus de notre médiocrité fondamentale» le poids de l'existence.

Les extraits qu'on va lire illustrent bien le ton intimiste de ces *Notes de parcours* qui, rondes, noires, blanches ou croches, sonnent juste, haut et clair.

Yolande Grisé

Extraits

Où en étais-je? À ces réflexions sur la pérennité de l'oeuvre d'art: De pérennitate operis. Je devrais quand même aller vérifier dans mon petit dictionnaire latin si cette traduction est correcte. Le dictionnaire est loin mais qu'à cela ne tienne: la précision m'est chère. Voilà pérennitas: durée continue, perpétuité. Mais le de exige l'ablatif: perennitate ou perennitati? Je n'arrive pas à me souvenir car en cherchant le mot «pérennité» je suis brusquement plongée dans la plus cruelle brièveté qui soit, celle de la vie. En effet, dans le dictionnaire, sous mon nom de fille, Michèle Asselin rhétorique 1949, voici écrit de leur main, celui de mes deux fils: d'abord François Mailhot, 8^e B, puis, dessous, Christian Mailhot, 9^e C, et dessous encore, son nom réécrit tout au long — je le reconnais bien à ce signe — Christian Mailhot, 10^e B. Ils avaient alors douze et treize ans. Ils auraient aujourd'hui vingt-huit et vingt-neuf ans.

C'est ainsi que, trop souvent, un objet quelconque s'impose brusquement dans mon quotidien et détourne le cours de ma pensée avec violence. Aujourd'hui, d'une manière si peu prévisible, ce dictionnaire. La semaine dernière, en cherchant du fil dans mon coffre à couture, je mets la main sur une épingle à la tête enrobée de plastique bleu, une de celles qui servaient à retenir leur couche... Parfois, dans un livre, je rencontre des passages annotés par François. Hier, en cherchant dans le placard des outils pour décaper une armoire, je vois cette lourde ponceuse que Christian maniait de sa grande et puissante main. Ailleurs, dans ce bahut où je garde mes papiers — manuscrits inachevés, photos, lettres, etc. — je ne plonge jamais sans trouver un dessin naïf ou un devoir d'écolier appliqué exécuté dans leurs toutes jeunes années. Je ne jette rien et ce n'est pas à cause d'un sentimentalisme qui frôlerait le masochisme. C'est que de tels objets me ramènent tous à une époque heureuse où je les entends rire, bouger — où je peux presque les toucher. Ce ne sont pas ces souvenirs concrets qui me font mal mais bien plutôt les images atroces qui se sont gravées dans ma mémoire et dont jamais je n'arriverai à me défaire. Parce que ces images-là sont celles d'après, des images vidées de vie. Insaisissables mais puissantes, je ne peux ni les effacer ni les oublier et, si j'arrive à les éviter durant la journée, elles ne cessent, la nuit, d'alimenter mes cauchemars en empruntant les plus effrayantes métamorphoses. J'en vois trois surtout qui sont comme des lames aiguës laissées dans la chair vive de mon cerveau. En les enrobant de mots, se pourrait-il qu'elles perdent de leur tranchant et blessent moins? La première, c'est celle des souliers de François que j'ai aperçus en entrant dans sa chambre, le lendemain. Au pied de son lit, ces chaussures souples qu'il aimait tant, en daim avec semelle de crêpe, l'une posée à plat, prête à recevoir son pied, l'autre renversée, la pointe tournée vers l'intérieur. Des chaussures presque chaudes encore, vivantes mais vides comme jamais rien n'a été et ne le sera. Une image d'une force inouïe dans son réalisme, son immédiateté, sa simplicité, sa tendresse — sa cruauté.

La deuxième image n'a même pas de support tangible. Elle s'est construite à même la conversation de cette femme qui racontait à Julie, au téléphone, la mort de Christian, survenue dans une autre province. J'ai eu ce mauvais courage d'écouter le récit qui ne cesse de se dérouler dans ma tête comme un film atroce.

Enfin, une autre vision, celle-là liée à mon père: sa canne à pêche restée accrochée au canot vide avec, au bout, l'hameçon encore embecqué...

Ces images, quoi que je fasse, resteront toujours en moi, plus visibles que les plus visibles objets quotidiens. Elles ne dureront que le temps de ma vie puisque c'est la seule durée que je puisse percevoir. Seule une oeuvre d'art leur donnerait une existence détachée,



Michèle Mailhot



propre, autonome. Mais je ne me sens pas encore prête à m'engager dans une opération aussi douloureuse que l'extraction de ces images. Combien de temps me faudra-t-il pour arriver à les sortir de moi? Le temps de toute ma vie peut-être. B. me dit que je vais mieux maintenant, beaucoup mieux même. Peut-être. Récemment, n'ai-je pas répondu à quelqu'un qui me demandait si j'avais des enfants: «J'en avais trois, il m'en reste un», et cela calmement, avec une émotion parfaitement contrôlée? En six ans, je suis parvenue à endiguer ce déluge de larmes, à énoncer avec douceur l'atrocité même. Je suis redevenue normale, selon toute apparence en tout cas. Je me contiens derrière un masque dont les traits se sont tout à coup creusés à une vitesse implacable. Cependant, quand je croise un grand gars au corps élastique, au port de tête haut et fier et qui soudain éclate de rire, dessous ce masque que j'arrive à garder impassible, je sens une fuite soudaine de forces, un amoindrissement de tout mon être comme si j'allais non pas m'évanouir mais rétrécir d'un coup, brusquement vidée de mes viscères. Le plus insupportable est d'avoir à vivre cette évacuation brutale de tout mon sang aux moments les plus inattendus. Ainsi, la semaine dernière encore, au cours d'un dîner charmant chez Michel et Christiane. Tout allait bien, la conversation était animée, intelligente; entre nous tous circulait une sympathie soyeuse, pleine de tendresse et je me sentais détendue, heureuse, aimante et aimée. Puis Michel s'est levé de table pour aider à la cuisine. Son long corps souple et musclé s'est déplié avec une grâce de jeune fauve puissant et cette image, instantanément, m'a renvoyée à celle de mes fils. Durant quelques secondes j'ai encore eu cette intolérable sensation que mon corps se vidait. Personne ne s'en est aperçu alors qu'il n'y a pas si longtemps j'aurais dû quitter la table. Donc, oui, je supporte mieux.

Mardi, 28 octobre 1984

À Montréal hier, journée exemplaire de désagréments. Après avoir constaté que j'ai oublié mon porte-monnaie à la campagne — et mon permis de conduire — j'attends l'heure d'ouverture de la banque en répondant au courrier: assurances d'auto, renouvellement d'abonnements, demande d'article pour une revue, invitations, etc. Il y a un colis à prendre à la poste. Mais comment m'identifier? Les postiers m'ont vue cent fois mais jamais, au grand jamais, ils ne consentiront à me reconnaître sans mes papiers, surtout aujourd'hui où

leur habitude pointilleuse conscience du travail s'exaspère du fait qu'ils mijotent une grève, une autre. À cet égard, je proposerais aux négociateurs gouvernementaux d'ajouter une clause à leur contrat: celle d'obliger ces employés à sourire. C'est trop? Demander alors seulement qu'ils soient moins arrogants. Ah! leur air à la fois important et blasé, cette façon qu'ils ont de prendre leur temps, de jaser entre eux, de tout faire pour nous signifier combien notre apparition est inopportune, désagréable même. Autant les facteurs sont gentils autant ces postiers de guichets font la gueule, font la grève, et la gueule et la grève. D'où vient donc leur superbe? Sans doute de ce que, anciennement, le maître de poste était une des rares personnes du village à savoir lire. Il en imposait. Ceux d'aujourd'hui devraient bien se douter, devant ces monceaux de lettres, qu'ils ne sont plus les détenteurs privilégiés de la chose écrite. Des manutentionnaires tout au plus. Alors messieurs — je remarque en passant combien peu de femmes exercent ce métier de tout repos — alors messieurs, souriez un peu: vous seriez moins ridicules sur vos tabourets de lions en cage, en rage.

Ce matin donc, en grattant les fonds de tiroir, j'ai fini par dénicher un vingt dollars américain. Puisque mon passeport sera bientôt échu, aussi bien le renouveler dès maintenant. Arrêt chez le photographe. Oh! horreur! Recevoir ce cadeau de mon visage à neuf heures trente du matin. C'est un choc, un gros, surtout que je me suis couchée à dix heures trente hier et avant-hier. Je me croyais donc «fraîche et dispose» mais voilà la brutale dénonciation des irréductibles ravages du temps. Les photos de passeport sont rarement jolies, je sais, mais celle-ci est ravageuse. Mon oeil gauche, que j'ai plus petit que le droit, rapetisse encore; la joue, du côté où j'ai mal à la mâchoire, s'allonge et se gonfle tandis que, de l'autre côté, elle se creuse. Le sourire — le rictus plutôt — qui est depuis toujours rabaissé dans un coin des lèvres — les enfants disaient: «maman, tu ris à l'envers», — plonge maintenant en chute libre dans une ride tandis qu'il reste solidement coincé à l'autre bout. Des lunettes par-dessus tout ça, par-dessus le nez qui prend résolument le long et large chemin des gènes paternels. Une telle photo, surtout lorsqu'on a une journée harassante devant soi, constitue un brutal sabotage d'énergie. Un coup de poing en pleine figure — un autre puisque, selon la photo, il apparaît que j'en ai reçu plusieurs. Attention, il faudra que j'observe mieux les postiers, voir s'ils sourient davantage aux autres... Peut-être est-ce ma tête qui ne leur revient pas, à eux non plus?

J'emmène ensuite mon visage à la banque où j'apprécie vivement les avantages des longues files indiennes où chacun tourne le dos à son voisin. Ensuite, bien cachée dans ma mamamobile je retourne au garage. La voiture ne rajeunit pas non plus: en un mois les pneus se sont affaîsés, le radiateur a crevé, les amortisseurs se sont amortis, une porte s'est coincée... Maintenant on dirait, à l'odeur tenace, que l'essence gicle dans le coffre à gants. Mais c'est la pompe à eau qui est brisée. Il faudra attendre la réparation jusqu'à quatre heures. Par ailleurs ces mécaniciens sont étonnamment gentils. J'oublie un peu mon visage de passeport et reprends de l'assurance jusqu'à ce moment où l'un d'eux me demande: «Vous êtes la mère de Julie, n'est-ce pas?» «Non, son arrière-grand-mère», ai-je failli répondre. Mais pour Julie, ils seraient gentils même avec une arrière-grand-mère. Je quitte le garage et descends à pied chez moi à environ trois kilomètres de là. Arrivée à la maison, je constate que j'ai oublié les clés de l'appartement au garage. Retour, re-tour. Il y a grève d'autobus mais je n'ai pas assez confiance pour faire du pouce. Plus tard, visite chez le dentiste. Autre course à pied. Je lève un pouce inquiet: une femme s'arrête m'emmène jusqu'au garage. Mon auto est prête. Vite! le pont avant la congestion de quatre heures. Ralentissement, blocage. L'autoroute enfin. La lumière est merveilleuse. Par le rétroviseur, je vois la ville s'abîmer dans une poussière rouge du plus bel effet. Je me détends, la vie redevient bonne. J'élabore le menu du soir: steak tartare, salade verte, camembert, bourgogne. J'arrête à Acton-Vale pour le ravitaillement. Hélas, le boucher Provigo a syndicalement terminé sa journée de travail. Le steak tourne en queue de poisson, de la sole en l'occurrence. Curieuse association d'idée, cette sole me rappelle que j'ai besoin de pantoufles. Au magasin de chaussures, je constate, amusée, que les mules masculines sont dix fois plus nombreuses que les féminines. Mon obsession sur le traitement des pieds des femmes trouve ici un autre terrain de réflexion.

Autoroute. L'auto est chaussée à neuf je peux donc filer à toute vitesse vers mes vieilles godasses. La libération par la base. En moi, malgré cette journée de fou, quelque chose sourit: je suis heureuse. C'est la première fois que l'on m'attend à la maison. Toutes les lumières sont allumées, la cheminée fume...